

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les Faux fuyants de Monique LaRue (Éditions Québec-Amérique)

Michèle Mailhot

Number 27, Fall 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39626ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mailhot, M. (1982). Review of [Les Faux fuyants de Monique LaRue (Éditions Québec-Amérique)]. *Lettres québécoises*, (27), 20–22.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Les Faux fuyants

de Monique LaRue

(Éditions Québec-Amérique)

J'ai lu les *Faux fuyants* de Monique LaRue la semaine même où des étudiants du niveau secondaire protestaient, au Parc Lafontaine, contre le gouvernement qui voulait hausser de dix points la note de passage aux examens. Ces élèves, que l'on appelle désormais les 50%, ont surpris et indigné bien des gens, certains animateurs de radio en particulier qui, nantis d'une chaire bien coussinée et fort écoutée — sans doute obtenue grâce à des doctorats passés *summa cum laude* — ont commenté, avec une ironie mêlée de mépris, la surprenante attitude de ces jeunes qui se campaient ainsi dans la médiocrité et la réclamaient en quelque sorte comme un privilège. Cinquante pour cent ce n'est qu'une moitié en effet, l'exacte demi-mesure, celle dont par ailleurs à peu près tout le monde se contente. Mais ces étudiants ajoutaient que même cette moitié leur paraissait superflue... Affirmation radicale s'il en est et qui nous amène à poser d'autres questions : de quoi donc ces étudiants sont-ils nourris pour que la demie et même le quart de la ration leur paraisse suffisant, eux par contre si exigeants ? Qu'est-ce que les écoles leur offrent pour qu'ils souhaitent en recevoir le moins possible ? Et de quoi est faite cette société pour qu'ils la refusent tout entière ?

Monique LaRue a certainement réfléchi à ces questions avant d'écrire *Les Faux fuyants*. Aussi, plutôt que de vitupérer contre les décrocheurs et de les trouver ingrats parce qu'ils refusent « de vivre une autre belle journée Nescafé » — une réclame que j'ai entendue à la télévision — a-t-elle choisi de se mettre à leur place de manière à

regarder l'intérieur et l'extérieur de leur condition. Et ce regard est impitoyable, triste, détaché, cruel et touchant.

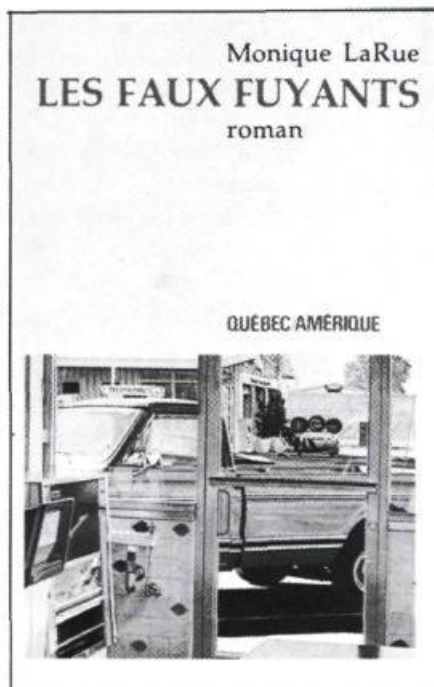
Comment un regard peut-il être tout cela à la fois, impitoyable et triste par exemple, contradictoire en quelque sorte ? Parce que Monique LaRue a réussi, et de façon magistrale, à rendre totalement la vie, qu'elle appelle précisément la « vie-mort », une expression qui insère la contradiction au centre même de l'existence et qui ouvre ainsi la voie à tous les possibles.

L'être humain, on le sait, est tissé de désirs contraires qui l'obligent à rétablir sans cesse le précaire équilibre entre ses diverses attirances. Depuis toujours, il se balance entre le bien et le mal à l'intérieur de systèmes philosophiques et religieux qui ont fixé des

bornes susceptibles de donner un sens à ces mouvements contraires et de les contenir. Des bornes rassurantes, il va sans dire, de véritables bouées qui, brusquement, ont coulé. L'homme n'a guère changé mais la société, elle, s'est radicalement transformée. Et si des annonceurs de radio veulent l'ignorer encore, dans le moment même où leurs commentaires sont empaquetés dans des boîtes de Tide ou de Jello, il conviendrait de leur faire lire *Les Faux fuyants* au plus vite afin qu'ils prennent conscience d'une réalité qui crève les yeux : ce monde, c'est celui des jeunes mais c'est aussi le nôtre et il n'est pas beau.

Mais je m'emporte dans des généralités et sur un ton que Monique LaRue, précisément, a su éviter. Son roman, malgré l'énorme charge qu'il porte, reste étonnamment allègre, vivant, léger même. Cela grâce à la souplesse du style, à l'impeccable facture du livre et à la belle aisance avec laquelle elle entre dans la peau des divers personnages. Surtout celui de Klaus, le décrocheur, dont le monologue et l'itinéraire constituent la charnière du récit où s'accrochent, cruelle ironie, les autres personnages : Élodie, sa soeur muette, Maurice, le père homosexuel, Zelda la mère alcoolique. Ceux-ci apparaissent non pas vraiment tour à tour mais plutôt chacun à son heure, à sa place réclamée par les exigences du récit qui avance comme une aventure policière ; et c'en est une d'une certaine manière puisque le père et la mère ont réellement disparus, des fuyants eux aussi, et que nous les poursuivons dans la fuite même de Klaus et d'Élodie. En sorte que la trame est si bien agencée, tout s'ordonne si parfaitement qu'il est presque impossible de parler d'un seul personnage sans devoir aussitôt présenter les autres tant ils sont tous ensemble emmêlés dans le noeud central de la famille.

Essayons quand même de revenir à Klaus, le décrocheur : 20 ans, paresseux, ivrogne, méfiant, blasé, un vrai bon à rien qui aurait, avec les autres 50%, fait du Parc Lafontaine ce dépôt que j'ai vu le lendemain de la manifestation. Et cela, sans l'ombre d'une culpabilité : « Quand je finis une 50, je pète systématiquement la bou-



teille sur la grosse roche, à quinze pieds devant moi. C'est plein de tessons de verre brun et de canisses rouillées, un vrai dépotoir. Quand ce sera trop sale, on aura juste à changer de champ » (p. 81). Ce Klaus, d'apparence si détestable, est pourtant profondément « doux, humble, chaste, patient, charitable et résigné » selon les termes même d'une prière que nous récitons jadis en classe. Mais en ce temps-là, pour contrebalancer cette série de vertus passives, une égale quantité de propositions exigeantes et solides nous était offerte. Alors que Klaus ne semble avoir reçu aucun message de cette sorte, aucune valeur susceptible de donner un sens à sa vie, de percer l'épaisseur matérialiste du monde d'alentour. Au contraire : « Ils voudraient qu'on s'intéresse dans les écoles faites pour nous. Eh bien, ça ne m'intéresse pas ce qui devrait m'intéresser. Je ne lirai pas de journaux ni de livres, ni rien de rien sur aucun sujet, ni rien de ce qu'ils essaient de nous expliquer comme si ça s'expliquait. Grands systèmes capotés qu'ils font semblant de comprendre — Karl Marx Sigmund Freud Maurice Duplessis — qu'ils écrivent au tableau, pendant qu'on regarde leurs fesses dans leurs jeans propres, et leurs cheveux à l'ancienne mode, longs, gris, ridicules.

Je n'avalerai plus rien de ce genre-là. Ils me font rire dans les écoles faites pour nous, à gesticuler en avant même si on parle en même temps qu'eux d'autre chose qu'eux pour toujours. Ils me font rire à faire semblant de nous intéresser à ce qui fait semblant de les intéresser » . . . « Il va falloir une vérité plus véritable que ça » (p. 53). Klaus refuse donc de se laisser enfermer dans des systèmes patentés mais, dépourvu de toutes références spirituelles, il enlène sa fuite sur les seules balises de ses manques affectifs : abandon du père, départ de la mère, demi-présence de sa soeur jumelle mentalement retardée.

Le roman commence au moment où, avec Élodie, il quitte la grand-mère maternelle qui les avait recueillis et « qui a toujours fait ce qu'elle pouvait du mieux qu'elle a pu » mais qui est devenue trop vieille et trop malade « une vraie carcasse, séchée, jaunie. La peau toute plissée au ras des os comme du Saran Wrap violet. Ultra Violette qu'on



l'appelle depuis quelque temps, pour rire tellement on a peur » (p. 15) Le hasard — ils n'ont de route que celle-là, ils ne vont vers rien, ils fuient — d'une rencontre les emmène à habiter la roulotte d'un camionneur qui prend Élodie comme un objet sans s'occuper le moins du monde de Klaus qui reste là comme un autre objet, inutile celui-là. Le jeune homme voudrait, souhaiterait plutôt car en fait il ne veut rien, souhaiterait donc quitter cette situation sordide dont Élodie semble trop bien s'accommoder. Klaus, qui est amoureux de sa soeur, reste pour la protéger mais à sa façon c'est-à-dire dans le sens de la plus stricte non-intervention. Il respecte ce qu'elle vit, même si c'est avilissant et qu'il en souffre : « Blanche Élodie laiteuse de l'enfance. Mauve Élodie dans le spasme de notre vie-mort. Je te suivrai jusqu'au bout rien que pour montrer jusqu'où on est capable de dériver, nous deux, à leurs

beaux yeux indifférents d'over-forty sauve-qui-peut, Élodie mon Élodie. Jusqu'où capoterons-nous, mon amour d'Élodie capotée sur les ventres poilus des camionneurs saouls morts ? » (p. 67) Pourtant « ça commence à me tanner leurs orgies perverses. Alors, vers dix heures quand ça se corse et que je suis bien saoul, je me tire comme ils disent dans les films doublés » . . . « C'est ici que je voudrais prendre une bière avec mon père, dans le Alexis Bar Salon, éclairé par les stroboscopes au rouge et la lumière éternuée d'une grosse télé en couleurs. Au beat du métronome disco sur la piste rouge, l'attendre, le voir sortir du bocal de sa vie, blême comme un poisson d'aquarium » (p. 68)

Laissé pour compte, seul, il s'ennuie prodigieusement, enfile bière sur bière, jongle, fume des joints, attend Élodie et attend aussi, sans trop y croire, la réponse à une lettre impitoyable qu'il a

envoyée à son père le jour, ô combien triste, de ses vingt ans. Une lettre, d'abord parce que c'est le plus sûr moyen de le retracer via sa carrière universitaire, ensuite parce que c'est par des bouts de lettres froissées, oubliées dans un tiroir dérobé — des morceaux de papiers comme des lambeaux de vie — qu'il a réussi à recoller, bout par bout, ce portrait de famille qui retombera en pièces à la fin du roman. On y a vu Klaus et son infini désœuvrement, sa fausse désinvolture qui cache une lucidité aiguë et une tristesse sans fond ; Élodie heureusement bornée qui flotte à la surface du courant et qui sera peut-être sauvée ; Zelda, noyée dans l'alcoolisme puis soignée par une doctoresse suspecte convaincue que le salut est dans la fuite — ce que Zelda n'acceptera jamais, son retour en fait foi ; puis enfin Maurice, le père, lâche, cruel, vaniteux, égoïste, goujat. Ses lettres à sa femme sont de purs spécimens d'ignominie. L'auteur nous renvoie à son enfance pour expliquer, mais non excuser, son comportement : un milieu pauvre et ignare dont il jure de se sortir par tous les moyens, dont ce mariage, plus tard, avec Zelda. Et il s'en sortira puisque, du point de vue social, sa vie paraît une réussite (10% ?) et qu'il s'en contente jusqu'à ce que la lettre de Klaus traverse les apparences et le plonge dans le désastre de sa vraie vie. Il en crévera.

La mère occupe une place importante mais à la manière d'une victime, comme les deux enfants. Elle a fui bien avant eux, par les chemins patentés de sa génération : alcool, thérapie, aven-

tures sexuelles, puis retraite dans le sud. On suit sa trace en même temps que celle de Klaus et d'Élodie qui ne font que répéter, en somme, la poursuite d'un manque irrémédiable. L'interaction des deux fugues s'accomplit avec une grande aisance et l'écriture, avec une belle souplesse, s'adapte à chacun des personnages au point de battre au rythme même de leur cœur, comme une respiration. Lyrique et large, ou précise et froide ou hachée et directe selon qu'elle exprime les sentiments de Zelda, de Maurice ou de Klaus, elle glisse sans heurts, et avec justesse d'un personnage à l'autre.

J'ai, durant ma lecture, pris des dizaines et des dizaines de notes qui m'embarrassent maintenant que j'ai à choisir. En sacrifiant tout le reste, il le faut même s'il ne le faudrait pas, je veux encore revenir à ce Klaus si attachant, désarmant et aussi désarmé dans cette société de consommation qui a installé l'affreux décor de sa vie. Partout, à la ville, au village, au bar, au motel, il est assailli par les produits estampillés de la dépersonnalisation et de la laideur généralisées. Les sons et images d'une société uniformisée constituent son environnement. Le voici à l'heure du petit déjeuner : « Alors on a marché tranquillement sur la route. Les autos se remettaient à circuler une à une. Des vanes, des autobus, des Dodge, des Impala chromées. Zwing swong dans les oreilles. On a dû faire un demi-mille avant de tomber sur un Marie-Antoinette jaune orange et bleu turquoise » . . . « La serveuse a fait semblant de rien, au début. Très officielle, toute à son affaire, très sérieuse avec son stylo doré, son bloc de

commande, ses cheveux frais crêpés, ses yeux égyptiens, son rouge à lèvres sushine du matin » . . . « Après avoir examiné en détail toutes les photos couleurs en prenant bien notre temps, on s'est décidé pour le numéro 4, le déjeuner le plus complet au monde. Comme a dit Clarisse, 'les oeufs, ils ne peuvent pas encore les synthétiser'. La belle margarine salée fondait sur son petit carré de carton. Le Coffee Mate ne faisait pas trop plâtreux. » (p. 186)

Le discours de Klaus a pris la couleur du temps et son rythme. Haché, parfois syncopé, avec des bouts de phrases supprimés, signifiés par un seul mot suspendu, il court avec un naturel parfait, semant au passage des expressions populaires amusantes « la petite serpente, le grand codinde, faire sa fraîche » et en intégrant, bien entendu, les termes anglais d'un ordre qui n'a plus de frontières : warning, nowhere, don't touch, etc. Klaus, on s'en doute, ne se sentira pas davantage dépaycé en descendant vers le sud « sur des chemins où s'esquissent les anecdotes du réel » . . . « On ne les a jamais incités à croire à l'existence des ancrs, des arrêts. Alors ils continuent. Ils ne cherchent rien mais ils avancent. » (p. 198)

Sans angoisse, sans révolte, ils émigrent comme des oiseaux, par instinct, dans l'air pollué et vers des plages huileuses, sans laisser de traces. Mais à l'automne, en voyant les outardes partir en bandes effilochées, l'image des *Faux fuyants* s'imposera : la mémoire de leur destin a été inscrite avec force dans un excellent roman. □

Si vous vous intéressez à la littérature québécoise et à nos écrivains, pourquoi ne pas vous abonner à

Lettres québécoises ?

C'est une revue qui leur est entièrement consacrée.

Aidez-nous à parler et à faire parler d'eux.

Lettres québécoises,
C.P. 1840, Succ. B, Montréal, Québec,
H3B 3L4

ABONNEMENT

Nom.....

Adresse.....

à commencer avec le numéro.....

Canada	\$ 8.00
France	60FF
USA	\$10.00
Europe	\$15.00
Institutions	\$10.00
De soutien	\$20.00